



À CORPS ET À VIE

21 MAI 2021

EMMANUELLE BÉART NUE EN
COUVERTURE DE « ELLE » ? C'EST ELLE.
LA PHOTOGRAPHE SYLVIE
LANCRENON, AMPUTÉE
D'UNE JAMBE À 18 ANS, N'A EU
DE CESSÉ DE SUBLIMER LE
CORPS DES STARS. ELLE SE RACONTE
DANS UN LIVRE BOULEVERSANT.

PAR DOROTHÉE WERNER

Isabelle Huppert, Laetitia Casta, Mylène Farmer, Isabelle Adjani, Charlotte Casiraghi, Naomi Campbell, Charlotte Gainsbourg, Carla Bruni, Monica Bellucci... Le grain d'une peau, la courbe d'une hanche, l'éclat dans le regard, le sourire qui dit oui, celui qui dit non... Photographe chérie des stars, Sylvie Lancrenon voit tout, scrute tout. Sa griffe, c'est le naturel, la sensualité. Emmanuelle Béart nue, dans l'eau, en couverture de ELLE, en 2003, c'est elle. « J'ai traqué la beauté, à la recherche d'un paradis perdu », écrit-elle dans « Ombres et Lumières ». L'éden, c'était avant ses 18 ans, l'âge du traumatisme : pour la sauver d'un sarcome du genou, le cancer le plus agressif qui soit, on lui coupe la jambe. Des backstages des défilés de mode aux prises de vue au bout du monde, elle a passé des années à dissimuler son drame et déployé une énergie de dingue. Par haine du pathos. Par pudeur, par élégance. Sylvie Lancrenon s'avance vers la beauté des autres d'une démarche saccadée, magnifie les corps pour oublier sa jambe fantôme et tombe le masque aujourd'hui pour la première fois. Avec Gérard Depardieu, elle partage une passion pour Rodin, ce sculpteur des corps glorieux à qui Comille Claudel écrivait : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. » Entretien sans filtre.

ELLE. Pourquoi reconnaît-on vos photos entre mille ?

SYLVIE LANCRENON. J'aime la lumière naturelle, de l'aube au crépuscule. Je déteste le flash, les maquillages appuyés, les retouches qui enlèvent la magie. Je cherche l'âme de celles ou ceux que je photographie, le moment d'abandon. C'est juste un instant fugace, un regard que l'on me donne tout à coup et qu'il faut saisir. Chaque fois, c'est un défi. Je sors mes antennes, je suis super concentrée, comme un sportif qui veut gagner une course.

ELLE. Comment apprivoiser une star photographiée mille fois ?

S.L. Beaucoup détestent faire des photos, on les perd très vite, il faut être rapide. J'ai besoin de créer une ambiance joyeuse, avec de la musique, très peu de gens en plateau, pour les mettre en confiance. Emmanuelle Béart dans l'eau, c'était le matin, à l'aube, l'équipe dormait encore, elle regardait toute seule le lever du soleil... Je suis pudique pour moi comme pour les autres, j'ai juste dit : « Ça fera un souvenir pour toi et tes enfants. » C'était tellement simple, tellement beau... Un moment de grâce. J'ai trois photos, pas quatre. Ensuite, c'est elle qui a poussé pour que cela soit la couverture de ELLE, une couverture devenue culte. [Rires.]

ELLE. Vous avez longtemps caché votre handicap, pourquoi vous dévoiler maintenant ?

S.L. Je fonctionne à l'instinct, c'est venu d'un seul coup. Pourquoi ai-je passé tant d'années à me cacher, à être incapable de dire la vérité, à fuir les questions indiscrètes ? Dans ma vie de photographe, c'était impossible d'en parler.

ELLE. Même si vous vous acharnez à marcher sans canne, beaucoup de ceux que vous avez photographiés ont remarqué que vous boîtiez sans oser faire de commentaires... Sauf Gérard Depardieu et Laetitia Casta, qui vous ont pilonné de questions...

S.L. L'arrivée chez Depardieu était catastrophique ! Il pleuvait des trombes d'eau, ça glissait beaucoup, je manquais de tomber à chaque pas et refusais l'aide de mon assistant... Lui me regardait par la

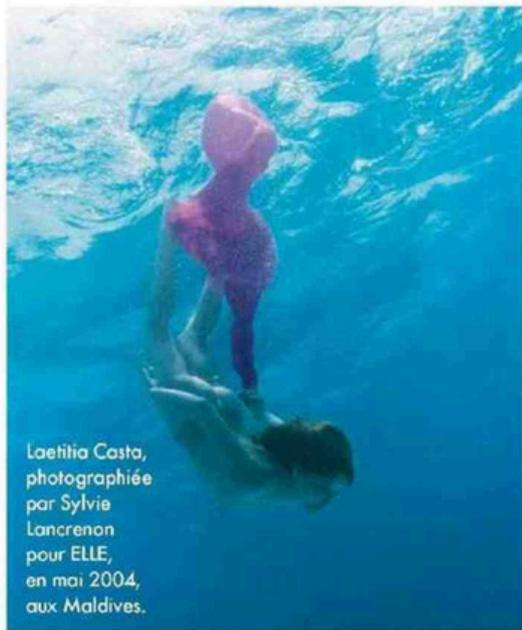
fenêtre. Il ne m'a pas loupée. J'ai biaisé, trouvé une porte de sortie, plaisanté. Je ne voulais jamais que ma jambe soit le sujet. Laetitia Casta était toute jeune lors de notre première rencontre, elle ne m'a pas lâchée. J'ai senti que c'était une fille bien, donc, à un moment, j'ai tout dit. Après un silence stupéfiant, elle m'a fait un compliment qui me réchauffe le cœur aujourd'hui encore : « J'aimerais être belle de l'intérieur un jour comme toi. » Quelques années plus tard, c'est grâce à Laetitia que j'ai fait ma première plongée sous-marine lors d'un shooting pour ELLE, aux Maldives. C'était un challenge personnel, pour moi si fragile dans mon corps manquant, et la première fois que je me mettais sur une jambe devant mon équipe.

ELLE. Vous ne prononcez jamais le mot « amputée », pas plus que « moignon », qui vous donne envie de vomir. Qu'est-ce que vous dites ?

S.L. Même de les entendre dans votre question m'est très difficile. Dans mon livre, j'écris ces mots pour la première fois. Mais ○ ○ ○



SYLVIE LANCRENON, TITOUANI AMAZOU



Laetitia Casta, photographiée par Sylvie Lancrenon pour ELLE, en mai 2004, aux Maldives.



Isabelle Adjani, au théâtre Marigny, en 2006.

POUR S'EN SORTIR, IL FAUT DE LA NIAQUE, DE LA PASSION ET LE GOÛT DE RIRE.

SYLVIE LANCRENON

les prononcer, c'est impossible... C'est d'une laideur ! « Prothèse », c'est pareil, je ne peux pas. Affreux. Je parle de « ma guibolle ». Le plus important pour moi, c'est la gaieté, il faut que ce soit léger... Et je n'ai aucune aigreur en regardant les corps de ces filles magnifiques que je photographie, jamais je ne pense à mon corps meurtri. Au contraire. Je les regarde comme j'aimerais que l'homme que j'aime me regarde.

ELLE. Alors que vous avez 18 ans, lorsque votre père comprend ce qui vous attend, il lâche « ma pauvre chérie », une phrase que vous haïssez. Tout comme les béquilles, la canne, la compassion...
S.L. Oui. Si quelqu'un me dit « ma pauvre », ou, pire, si c'est un amoureux potentiel, à mes yeux, il est cuit. [Rires.]

ELLE. Chaque jour, il y a la douleur. Chaque printemps, vous avez le cafard de ne pas pouvoir porter de robes, de nu-pieds... On ne s'habitue jamais ?
S.L. Non. Je ne vais pas mentir. Ce ne sont pas les médicaments qui changent quoi que ce soit. Ni les sublimes chaussures que j'ai dans mon placard et que je ne pourrai jamais mettre. Ridicule, non ? Mais j'aime les regarder, certaines sont tellement belles ! En trente ans, j'ai mis deux fois une robe : pour mon mariage et pour celui de ma fille chérie. C'est ma passion pour la photo qui m'a sauvée. J'aime le mouvement. Être statique, c'est la mort. Avec ma guibolle, je m'allonge, je m'agenouille, je me hisse sur un vélo, je monte sur une planche à roulettes... J'ai appris à me démerder avec ça. Dans ces cas-là, je ne me sens pas du tout handicapée, ça m'éclate, j'ai l'impression de dépasser mon truc, d'être comme tout le monde. Pour s'en sortir, il faut de la niaque, de la passion et le goût de rire.

ELLE. Pourtant, vous ne passez pas une journée sans être en colère sur la situation réservée aux handicapés...
S.L. Oui, et j'ai peut-être écrit ce livre pour cette seule raison. Quand je croise quelqu'un en fauteuil roulant, je suis émue aux larmes. Quel courage. Ce sont des vies à part, ça me bouleverse. Je pense à la somme de tout ce qui pourrait être amélioré. Se garer à Paris, c'est devenu d'un

compliqué ! C'est une révolte inépuisable. Pas par pitié. Par volonté d'aider à ce que cela change. Et pour qu'on les (nous) regarde autrement.

ELLE. Cheveux blonds en chignon, collier de perles et fume-cigarette... Votre mère avait « une beauté souveraine ». Et un indicible chagrin, depuis la mort de votre petit frère à l'âge de 5 ans. Est-ce pour percer son mystère que vous traquez la beauté ?
S.L. Je ne sais pas. Elle m'adorait, et il fallait surtout que je l'égaie. Le soir, je lui laissais des petits mots : « Ne vous inquiétez pas, je vais vous faire rire. » D'où mon allergie à la tristesse, qui m'a beaucoup aidée... Elle nouait ses foulards à la façon de Grace Kelly, elle avait une élégance folle. Toute petite, j'admirais son style et je n'aimais pas qu'elle arrive un peu moins apprêtée à la sortie de l'école. Elle ne pouvait pas être « chiffonnée ». [Rires.]

ELLE. Comment a-t-elle réagi après votre opération ?

S.L. Je n'ai pas voulu savoir... Je me suis écartée de mes parents. Je voulais aller de l'avant, surtout ne pas être plainte. J'avais besoin du rire de mes copains et de me débrouiller seule. J'étais sportive, obsédée par l'idée de skier à nouveau. J'en ai bavé, mais j'avais la rage. Un mois et demi après l'opération, j'y suis arrivée. Depuis, chaque matin, j'enfile mon armure comme un chevalier, portée par la volonté.

ELLE. Vous écrivez : « J'ai regardé le monde à travers mon appareil photo pour oublier, pour m'oublier. » Ça a marché ?
S.L. Oui. Même si, aujourd'hui, en levant le voile, j'ai envie que les choses soient plus simples. Ne plus me demander comment je vais me cacher, fuir les questions, monter les escaliers sans qu'on repère un truc bizarre, être moins paniquée chaque fois que je prends un avion et que le portique sonne... Peut-être que ma vie va être plus cool, au moins dans ma tête. C'est comme quand je rencontre un futur amoureux, sur un bateau, l'été : il me voit d'emblée sur une seule jambe, donc la messe est dite. Ça simplifie tout.

ELLE. C'est arrivé ?
S.L. Oui ! [Rires.]

ELLE. Le dire, c'est aussi un moyen d'en finir avec la honte ?
S.L. C'est vrai... Même si une chose ne changera jamais : les regards indiscrets qui vous renvoient à quelqu'un que vous ne voulez pas être. En paréo sur la plage, sur une jambe, je suis scrutée, comme si les gens avaient des mitraillettes à la place des yeux. Ils matent comme les paparazzis. Ces regards qui fouillent, on ne s'y fait jamais. ■
« OMBRES ET LUMIÈRES » (éd. Albin Michel).



SYLVIE LANCRENON, ITOUJAN LAMAZOU